

Jean Dutourd
Le spectre
de la rose

Flammarion

Extrait de la publication

LE SPECTRE
DE
LA ROSE

JEAN DUTOURD
de l'Académie française

LE SPECTRE
DE
LA ROSE

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Il a été tiré de cet ouvrage :
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT
RÉSERVÉS À L'AUTEUR

© Flammarion, 1986.
Imprimé en France
ISBN : 9782081310551

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal,
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.

Théophile Gautier, *La Comédie de la Mort*.

EST-CE GAI, EST-CE TRISTE ?

Je croyais que ce livre était très gai. En relisant les épreuves, je me suis aperçu qu'il l'était effectivement dans la forme, car mon tempérament me porte généralement à rire (et la politique s'y prête mieux qu'autre chose) mais que le fond était assez affligeant. Voilà donc, ai-je pensé, ce qu'a été la France en 1985 ! J'en ai été un moment abattu. Au jour le jour, je n'avais rien vu de si noir. Comment une accumulation de drôleries avait-elle fini par former un tableau implacable ? Je ne voulais pas être implacable, je le jure. Cela s'était fait tout seul, peut-être parce que le trait était juste.

On me dit souvent que la France, c'est les Français. Je n'en crois rien. Les Français ne se ressemblent pas d'un siècle à l'autre, d'une minute à l'autre. La France, Dieu merci, n'a rien à voir avec ces individus changeants. Je dirai que c'est un château magnifique qu'habitent tantôt des gens qui sont dignes d'une telle demeure, tantôt des sagouins qui n'arrivent pas à la démolir, quelque effort et quelque vandalisme qu'ils y mettent.

A la limite, ce que sont les Français n'a pas d'importance. Il me semble que la France est le seul pays au monde dont on puisse dire qu'il est capable de survivre à tout.

même à ses habitants. Nous l'avons vu, nous le reverrons. Nous verrons peut-être aussi des Français qui nous étonneront. Un rien pourrait y suffire. Bref, dans les moments pénibles, mieux vaut rire, et ce livre n'est pas si désolant qu'il en a l'air.

JANVIER 1985

*UNE NUÉE D'ANGES FAIT AUTANT DE DÉGÂTS
QU'UNE NUÉE DE SAUTERELLES*

Nous sommes gouvernés par des anges. D'où la succession inouïe de bêtises qui a marqué la politique française depuis le mois de mai 1981. J'espérais que M. Mitterrand était un peu moins ange que les autres, vu son passé. Mais ce condottiere de la IV^e République, dont on admirait la poigne quand il était ministre de l'Intérieur, cet intraitable partisan de l'Algérie française, cet opposant aux dictatures gaulliste, pompidolique et giscardienne, est devenu une créature éthérée, éprise d'idéal, vivant l'œil tantôt baissé, tantôt levé vers les étoiles, selon l'heure du jour ou de la nuit.

Triste résultat des mauvaises fréquentations. On n'approche pas les anges impunément. Ils vous passent leurs bons sentiments et on est perdu. Du jour qu'il s'est mis en ménage avec les socialistes, M. Mitterrand a été atteint.

Tous les anges sont contagieux, mais au parti socialiste, il y en a de plus contagieux que les autres. Je ne sais pourquoi M. Jospin, par exemple, me paraît singulièrement

porteur de germes. Peut-être à cause de son apparence. Ses bouclettes, ses lunettes, sa frimousse enfantine, son air d'adolescence perpétuelle, tout cela sent son ange à plein nez. Jusqu'à son prénom de Lionel qui n'a pas tout à fait l'air d'être de ce monde-ci : on a plus de facilité à dire l'« ange Lionel » que le « camarade Lionel ».

M. Mitterrand, comble d'imprudencence, s'est mis à la tête des anges. Était-ce au Congrès d'Épinay ou avant ? Je ne me le rappelle pas, ayant suivi d'un œil distrait l'histoire du PS. Pensait-il, le présomptueux, qu'il serait assez fort, assez profond, pour mener sa cohorte céleste dans les précipices fangeux et sanglants des enfers politiques où l'on ne se salit pas seulement les mains, mais toute la personne ? On l'a beaucoup dit ; cependant, je n'en jurerais pas. Je crois qu'il était déjà malade à cette époque et qu'il n'aspirait qu'à être le premier des anges, le plus immaculé, le plus resplendissant.

Ses nouveaux amis lui avaient imposé une lecture pernicieuse et fatale : les œuvres complètes de Karl Marx. Après l'absorption de ces livres saints, M. Mitterrand était perdu pour le monde : il appartenait désormais au ciel. Le sacrifiant était passé trappiste. Ce fut une grande réjouissance chez les nobles âmes de la cité Malesherbes (si toutefois elles habitaient encore là, ce dont je ne suis pas sûr). Un pécheur qui se repent pèse plus lourd que tous les Justes des sections et des fédérations.

Pauvre France ! Elle ne se doutait de rien. Elle avait conservé ses illusions, c'est-à-dire qu'elle croyait que les socialistes n'étaient que des hommes, avec une raisonnable dose de méchanceté et de rouerie. Elle espérait surtout qu'ils seraient un peu plus amusants que les gens de la droite qui avaient un air raisonnable dont elle était fatiguée. Elle n'imaginait pas qu'elle remettait son destin à des

anges qui allaient faire la bête pendant cinq ans, et à un ange en chef qui allait la faire pendant sept ans.

Le plus drôle de l'affaire a été la conjonction des socialistes angéliques avec les communistes qui ne sont pas des anges, et qui sont même tout le contraire. Ces derniers, en trois ans, ont failli en crever. Comme quoi l'angélisme est une véritable peste. L'agonie des communistes aura duré trente-six mois. C'était une chose extraordinaire à contempler. Ils étaient hypnotisés, englués, frappés d'enchantement, ils ne pouvaient plus bouger, ils se vidaient peu à peu de leur sang, c'est-à-dire de leurs électeurs, ils sombraient dans une langueur mortelle, mais il leur était impossible de s'arracher à l'affreuse fascination du Bien. Marchais lui-même, cette incarnation de la bonne santé prolétarienne, était devenu évanescent.

Je ne sais par quel ultime sursaut de l'instinct de conservation les communistes exsangues ont trouvé la force de s'enfuir du lazaret gouvernemental où des infirmières en cornette les conduisaient vers l'euthanasie, mais il est constant qu'ils y parvinrent, qu'ils rampèrent en gémissant jusqu'au sanatorium du Colonel-Fabien, où ils se barricadèrent définitivement, les oreilles hermétiquement closes avec des boules Quiès, afin de ne plus entendre le chœur des anges de la social-démocratie.

On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, disait Gide. On ne fait rien de bon avec de bons sentiments. Les bons sentiments mènent en enfer. Nous y sommes. Par notre volonté. Par la loi. M. Mitterrand, dans son allocution du premier de l'an, nous a appelé ses chers compatriotes. Il avait l'onction d'un prédicateur, d'un saint homme, parlant de sa chaire. Il évoquait la grande famille hexagonale, les pauvres, les déshérités, la chère vieille Europe inventée par deux Français naguère, la paix,

la vérité, la tolérance, etc. Bref, son royaume n'était pas sur la terre. La tragédie, c'est que son royaume est peuplé par nous autres. J'aurais préféré qu'il nous traitât de canailles et d'imbéciles. Cela aurait eu quelque chose de rafraîchissant. J'en ai plus qu'assez de la voix des anges.

LES PRINCES SOTS

Extrait d'une lettre de l'abbé Galiani, ami de Voltaire, de Diderot, du baron d'Holbach et de toute la coterie philosophique du XVIII^e siècle.

« Catherine (de Russie) est une maîtresse femme parce qu'elle est intolérante et conquérante. Tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être. Si l'on rencontre sur son chemin un prince sot, il faut lui prêcher la tolérance, afin qu'il donne dans le piège et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et d'écraser son adversaire à son tour. »

L'Occident compte un certain nombre de « princes sots » actuellement. De peuples sots aussi. Cela fait bien l'affaire des princes qui ne sont pas sots et qui se frottent les mains derrière le rideau de fer ou derrière l'océan.

LES BALADINS DU MONDE OCCIDENTAL

Douze organisations ont revendiqué l'attentat du train Naples-Milan qui a fait dix-huit morts et cent quinze blessés. Ces sortes de vantardises sont étonnantes. Quelle gloire y a-t-il à tuer des femmes, des enfants, des civils, et sans le moindre risque ? Il faut croire qu'il y en a, puisque

tant de gens s'évertuent à persuader l'opinion qu'ils l'ont fait.

On conçoit que les communiqués militaires mentent, qu'ils attribuent à l'ennemi deux ou trois fois plus de morts qu'il n'en a, car cela suppose des batailles, de la bravoure, une valeur supérieure à l'adversaire. Où est la bravoure dans les bombes que l'on dépose subrepticement dans les trains ?

Le duc d'Orléans aimait à se donner une réputation affreuse. Louis XIV disait qu'il était un « fanfaron de crime ». C'était un homme plutôt bon et serviable qui s'amusait à passer pour un monstre. Les fanfarons d'aujourd'hui sont de vrais monstres qui regrettent sincèrement que d'autres monstres leur aient volé leurs forfaits.

Synge, dramaturge irlandais, écrivit en 1907 une pièce prophétique intitulée *Le Baladin du monde occidental* dont le héros est un garçon qui se vante d'avoir tué son père d'un coup de bêche sur la tête. Les bons Irlandais, émerveillés par cet exploit qui sort tellement de l'ordinaire, lui font un triomphe. Il devient une célébrité locale. Jusqu'au jour où le vieux papa réapparaît et ramène son chenapan de fils à la maison à grands coups de pied au derrière.

Les baladins du monde occidental ont proliféré et il n'y a plus de vieux papa pour les récupérer. Le vieux papa est devenu tout à fait gâteux.

LES FOSSOYEURS DU PÈRE-LACHAISE

On n'a pas que de mauvaises surprises dans le monde moderne. De temps à autre, la France montre son vieux et

charmant visage, que l'on croyait définitivement recouvert par les grimaces du *xx^e* siècle.

Michaux avait exigé d'être incinéré. Ses amis avaient recouvert son cercueil d'un monceau de couronnes et de gerbes, que l'on ne savait où mettre après la crémation. Les fossoyeurs du Père-Lachaise dirent à l'éditeur de Michaux, qui semblait conduire le deuil :

— La famille nous permet-elle de déposer toutes ces fleurs sur la tombe de M. Éluard ou sur celle de M. Apollinaire ? Lequel des deux ces messieurs-dames préfèrent-ils ?

DÉCADENCE DES OTAGES

Nous avons une très belle affaire d'otage dans l'histoire de la *III^e* République. Elle n'a même pas cent ans. En 1887, le commissaire de Pagny-sur-Moselle, nommé Schnaebelé, fut invité à se rendre dans la partie de la Lorraine occupée par les Allemands afin d'y discuter de questions de service. Dès qu'il fut sur le sol germanique, Schnaebelé fut arrêté pour espionnage. Le général Boulanger, qui était notre ministre de la Guerre, jeta feu et flammes et déclara qu'il fallait envoyer un ultimatum au kaiser.

Le président Grévy le calma. Le kaiser, que la menace d'ultimatum avait bien ennuyé, devint plus traitable et Schnaebelé fut relâché au bout de trois jours. C'était un plaisir d'être otage en 1887. En outre, l'otage avait le réconfort de constater que son gouvernement engageait son honneur et que le pays risquait sa vie pour qu'il fût libéré.

Lorsque Schnaebelé rentra en France, on lui fit une

grande fête. L'incident dont il était le héros était la première victoire que nous remportions sur l'Allemagne depuis la guerre de 1870. Nous, les vaincus, nous avons fait reculer par notre seule détermination le colosse teuton.

Car l'Allemagne en 1887 était un colosse. Le kaiser était un personnage autrement formidable que le tyranneau actuel du Vietnam, dont j'ai oublié le nom, et qui veut pendre ou fusiller deux citoyens français, par pure lubie, parce qu'ils sont ses otages, justement, et qu'il désire, je ne sais pourquoi, nous impressionner. Le kaiser n'était pas à huit mille kilomètres, mais sur nos frontières, que Bismarck avaient franchies dix-sept ans plus tôt. Nous ne possédions pas l'énorme arsenal des États-Unis. Cependant nous étions prêts à faire la guerre à la plus redoutable puissance de l'Europe pour un insignifiant commissaire de province.

J'ai eu souvent l'occasion de remarquer que le courage est moins dangereux que la peur. A la guerre, les lâches sont les premiers tués. Même chose en politique. Les nations qui croient préserver la paix en cédant tout ou presque tout finissent par être acculées à la violence, alors qu'elles l'auraient sans doute évitée si elles avaient été tout de suite intransigeantes.

LES GRANDES PERSONNES

Une des choses qui exaspèrent le plus les enfants, lorsqu'ils sont en proie aux brimades d'un méchant camarade, est que les grandes personnes leur disent : « Tu es le plus intelligent, cède. » J'ai entendu mille fois cette exhortation. Elle m'indignait. Je ne voyais pas pourquoi le fait

d'être plus intelligent que mon persécuteur m'acculait obligatoirement à la lâcheté. Il me semblait, au contraire, que l'intelligence se devait d'imposer sa loi à la bêtise malfaisante.

Le triomphe de la philosophie des grandes personnes a eu lieu à Munich en 1938. Il y avait là un garnement turbulent et stupide prénommé Adolf et deux bons petits qui étaient la France et l'Angleterre. Ils ont cédé parce qu'ils étaient intelligents. Résultat : l'insupportable Adolf a mis l'Europe à feu et à sang pendant cinq années.

M. Fabius nous a tenu samedi le vieux langage des grandes personnes. « La tâche de la population de la Nouvelle-Calédonie, a-t-il déclaré, est de comprendre qu'on ne gagne rien au cycle infernal de la violence. » Regardant par hasard la télévision à ce moment-là, j'ai frémi à ces paroles. C'était l'appel habituel à la prudence, au renoncement, à l'esclavage en somme, qui avait empoisonné mon enfance et dont, Dieu merci, je tenais rarement compte.

Je ne sais si l'on gagne quelque chose au cycle infernal de la violence. Je sais, en tout cas, que l'on perd tout en laissant triompher la violence exercée par les autres. Il est plaisant que des gens qui se disent les héritiers de 1789 et de la Révolution nous expliquent que la violence ne résout rien. Elle a très bien résolu la prise de la Bastille, l'abolition de la monarchie française, l'extermination des opposants par la guillotine et la sauvegarde du territoire par l'envoi de différentes armées aux frontières.

Mme Georgina Dufoix, qui parle au nom des grandes personnes qui nous gouvernent, ne pouvait manquer, elle aussi, de faire entendre la voix de la sagesse : « Toute solution passe par le dialogue », a-t-elle gémi doucement. Le mot de dialogue est bien commode pour faire avaler les couleuvres. Pendant que les gens intelligents non violents

dialoguent avec leur miroir, les imbéciles violents leur prennent tout et finissent par les tuer.

Il serait très possible que l'exécution de M. Machoro, détestable exemple de violence, ait fait plus, pour l'apaisement de la Nouvelle-Calédonie, que quinze Fabius et trente Pisani. Auquel cas les grandes personnes du gouvernement seraient bien attrapées. Mais elles n'en conviendront pas. Vous verrez qu'on leur infligera la mortification supplémentaire de conserver la Nouvelle-Calédonie dans le giron de la France.

IL FAUT ÉCOUTER QUAND GOETHE PARLE

On en entend de vertes et de pas mûres depuis trois ans et demi, mais le pompon de l'énormité revient à Mme Georgina Dufoix, porte-parole du gouvernement. Elle est parvenue à détrôner le recordman Laignel, immortel auteur de l'apostrophe : « Vous avez juridiquement tort parce que vous êtes politiquement minoritaires. » La bonne dame a déclaré tranquillement que, si le non l'emportait au référendum sur la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire si la majorité des électeurs signifiaient qu'ils désirent rester français, « le choix des urnes serait respecté ».

Il est rare que l'on nomme quelqu'un au poste de porte-parole du gouvernement à cause de son ingénuité. Or il semble bien que Mme Georgina soit une remarquable ingénue. Je ne vois pas de quelle façon elle aurait pu mieux dévoiler le noir dessein du gouvernement socialiste et ses intentions frauduleuses, ni nous expliquer que, jusqu'à ce que l'affaire néo-calédonienne déclenchât la fureur que

nous savons, on avait fermement l'intention de larguer ce territoire.

Le socialisme est-il une substance paralysante ? Les Français sont-ils tout à fait anesthésiés ? Un peuple dans son état normal aurait été foudroyé d'entendre le porte-parole d'un gouvernement démocratique, issu du suffrage universel, annoncer comme une grande merveille que l'on tiendrait compte d'un scrutin, *même si* celui-ci ne répondait pas au vœu du pouvoir. Un monarque absolu, un tyran acculé à céder sur quelque mesure par trop impopulaire, n'oserait pas parler de la sorte.

La maladresse et la malchance sont le lot des gens qui ont des idées préconçues et qui croient que la réalité se pliera à leurs rêveries. Ils ne voient que leurs idées, qui leur paraissent sublimes parce qu'elles forment un ensemble rationnel. La tragédie est que le monde n'obéit pas aux lois de la raison. La Nouvelle-Calédonie restera dans l'histoire comme l'exemple de ce qu'il ne faut jamais faire : à savoir mettre des lubies d'indépendance dans la tête d'une minorité qui n'y pensait pas. De ces sortes d'opérations, ayant l'apparence de la générosité et de la grandeur d'âme, il résulte des horreurs, car elles remuent les passions. La tâche d'un gouvernement, quant aux passions, est de les apaiser, non de les susciter.

Il était fatal que les Canaques, après l'intoxication socialiste, se prissent pour des héros révolutionnaires, genre furieusement à la mode. Il était fatal que l'étranger, bien content de nous ennuyer, mît sa patte dans la marmite calédonienne. Il était fatal que tout cela se terminât par des émeutes et par des morts. Surtout après le numéro de M. Pisani qui était le pire qu'un envoyé de Paris pût faire, c'est-à-dire encourager la minorité et désespérer la majorité.

Il n'y a pas de miracles, même pour des doctrinaires rationalistes qui croient à la toute-puissance de leurs idées. Une majorité, quoi qu'on dise, reste une majorité. D'après ce qu'on peut constater, la majorité en Nouvelle-Calédonie n'est pas indépendantiste. Elle est même tout le contraire. Cela se reflétera dans le référendum, où, sauf truquage des urnes, il y aura à vue de nez soixante-dix pour cent de votes, sinon davantage, pour que le pays reste français.

La Nouvelle-Calédonie, alors, se retrouvera politiquement au point où elle en était avant toute cette fantasmagorie inventée à Paris. Politiquement, mais pas moralement ni humainement. Tout ce que les socialistes auront réussi sera d'avoir aigri la minorité canaque, épouvanté la majorité multiraciale de l'archipel, provoqué inutilement des haines locales, saccagé l'économie du pays à qui ces folies ne valent rien. Ne parlons pas de l'intérêt de la France, de sa présence, si profitable pour elle, si digne d'être sauvegardée dans cette partie du monde. Nous avons voté pour avoir un gouvernement socialiste en 1981. Tu l'as voulu, George Dandin !

On a beaucoup querellé Goethe parce qu'il préférerait, disait-il, « une injustice à un désordre ». Les paroles d'un grand esprit devraient être examinées sérieusement, même si, au premier abord, elles paraissent choquantes aux âmes délicates. Un désordre est toujours beaucoup plus coûteux, beaucoup plus meurtrier qu'une injustice. Du reste, y avait-il de l'injustice en Nouvelle-Calédonie ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a, à présent, du désordre.

NOBLES ET MANANTS

Louis XVI était un remarquable serrurier, mais il avait la malchance d'appartenir à la famille Capet où l'on était roi de père en fils. Le pauvre fut donc roi à son tour et on lui coupa la tête lorsqu'il atteignit trente-neuf ans, ce qui montre qu'une mauvaise orientation professionnelle peut quelquefois être dangereuse.

Parmi les étudiants français qui sont si inquiets sur leur sort en ce moment, combien y en a-t-il qui feraient d'excellents serruriers, et qui suffoquent d'ennui ou de dégoût dans les établissements d'enseignement supérieur ? Au moins la moitié, si ce n'est davantage. Ces malheureux enfants sont pris dans un engrenage fatal qui s'est mis en marche depuis cinquante ou soixante ans. J'en ai été victime moi-même et je sais de quoi je parle.

Les parents français sont animés par deux sentiments très puissants : la vanité et le snobisme. L'idée que leur rejeton ne sera point gentilhomme, c'est-à-dire médecin, avocat, ingénieur, prof, sociologue, ethnologue, archéologue, mais qu'il pourrait n'être qu'un manant, c'est-à-dire devenir plombier, boulanger, menuisier, maçon ou garagiste, les crucifie. Il y a là un préjugé que n'entame nulle déconvenue.

La réalité a beau prouver à chaque instant qu'un bon plombier fait fortune six fois plus vite qu'un médiocre avocat, qu'en outre il est heureux dans son métier et enfin qu'il y a trop d'avocats et pas assez de plombiers dans la société, rien n'y fait. Tu auras une profession libérale, mon fils !

Les comédies de Molière et de Labiche fourmillent de parents qui empêchent leurs enfants de faire des mariages d'amour et les forcent à faire des mariages de raison. Au *xx^e* siècle, le despotisme des parents s'exerce sur un autre objet : les études supérieures ont remplacé les mariages de convenance. C'est plus insidieux, mais tout aussi implacable. Par une espèce de convention tacite, il est admis que le petit Patrick ou le petit Thierry, qui aurait été si content de travailler le bois ou de réparer des postes de télé, et qui l'aurait fait avec amour, doit à son rang de lire une foule de livres auxquels il ne comprend rien, d'attraper un vague diplôme et de s'aigrir le reste de sa vie dans une profession qui lui va, selon l'expression populaire, comme des guêtres à un lapin.

Dieu sait si on nous bassine avec les « parents d'élèves ». C'est ceux-ci qu'il faudrait réformer. Leur expliquer, par exemple, qu'il conviendrait d'être un peu plus ferme sur le chapitre de l'éducation des enfants, et un peu moins sur celui de leurs études. En 1985, les enfants font tout ce qu'ils veulent, sauf la chose essentielle : choisir leur destin. Peut-être, s'ils le pouvaient, y aurait-il moins de chômeurs.

FRANCE, MÈRE DES ARMES ET DES BAVURES

La mort de Machoro, dont le but était de bouter les Français hors de Nouvelle-Calédonie, est une bavure. J'ai vu le mot imprimé dans la presse bien-pensante. M. Badinter, garde des Sceaux, a assuré que « toute la lumière » serait faite sur ce déplorable événement. Une information judiciaire est en cours. L'assassin sera découvert et sanctionné comme il le mérite.

Une chose qu'on ne dit jamais, quoiqu'elle saute aux yeux, c'est que l'histoire de France des origines à nos jours, hormis quelques épisodes heureux tels qu'Azincourt, Pavie, Waterloo, Sedan, l'élimination du fasciste Henri IV, l'épisode des bourgeois de Calais en chemise et la corde au cou, n'est qu'une perpétuelle bavure.

Fallait-il que le terrorisme régnât dans l'Université pour qu'on nous ait caché jusqu'à maintenant que Charles VII et Jeanne d'Arc n'étaient qu'un couple de malfaiteurs qui ont fait le malheur de notre pauvre pays, lequel n'avait jamais été aussi heureux, glorieux, prospère, civilisé que sous l'occupation anglaise !

Le maréchal Foch a tout lieu de se féliciter d'être mort, de la sorte il échappe à l'information judiciaire qu'il serait légitime d'ouvrir contre lui. Ce qu'il a fait est impardonnable. Qu'on en juge : au lieu de donner l'ordre à nos troupes de tirer sur l'armée allemande avec des balles dissuasives en caoutchouc, il l'a massacrée avec des mitrailleuses et des canons qui envoyaient de vrais obus. On pourrait au moins débaptiser l'avenue Foch. L'appeler avenue Machoro, par exemple.

Philippe Auguste, Saint Louis, Richelieu, Louis XIV, Napoléon étaient des voyous nazis. Jules Ferry, tout républicain qu'il était, a quand même commis la bavure colossale et inexpiable de nous conquérir un empire colonial.

Ce qui serait exaltant pour nos chers petits écoliers, c'est que la France ait été gouvernée depuis Hugues Capet par des socialistes, à la rigueur des radicaux de gauche. Des noms abhorrés comme Bouvines, Rocroy, Austerlitz, Verdun ne déshonorerait pas leurs manuels d'histoire. Et l'on aurait la fierté d'apprendre que Ravailac n'a été condamné qu'à six mois de prison avec sursis.

TOUS JOUEURS ET TOUS VOLEURS, POUR ÊTRE ENFIN TRANQUILLES !

L'instauration du Loto sportif en France incline à méditer sur la philosophie du jeu. Car il y en a une, et liée très étroitement aux mœurs actuelles.

Mentionnons d'abord — mais c'est le plus évident, le mois intéressant — le côté « opium du peuple » de l'affaire : aux pauvres gens ruinés par le libéralisme avancé, le socialisme à la française, le marasme économique, le chômage, l'inflation, etc., il faut donner de l'espoir en quelque chose. La religion n'existe plus, parce qu'on l'a détruite : le communisme, qui avait pensé la remplacer, s'est détruit tout seul. Il ne reste plus que l'argent.

Pas n'importe quel argent, toutefois. Il y a deux sortes d'argent. L'un est fragile, ou plus exactement volatil. C'est celui que l'on gagne à la sueur de son front, en travaillant. L'État sait combien vos employeurs vous en versent. Il en confisque le quart, la moitié ou davantage. Vous êtes en outre obligé de cotiser à divers organismes dits de « protection sociale ». Après l'État, viennent les brigands, qui raflent ce qui reste.

Le gouvernement se félicite que la proportion des grands assassinats ait diminué depuis un ou deux ans. Ce n'est pas le cas des petits cambriolages : ils continuent paisiblement leur progression. Or, des dizaines de milliers de voleurs incommode plus la population que quelques monstres. Un tigre tue dix personnes, tandis qu'une nuée de moustiques flanque la malaria à toute une province.

Être honnête est devenu une espèce d'héroïsme, parce

que la vieille maxime « Toute peine mérite salaire », qui fut le credo de l'humanité laborieuse pendant des siècles, a été remplacée sournoisement par une autre maxime : « Plus tu travailles, plus tu paies ; moins tu travailles, moins tu paies. »

Le corollaire de la première maxime était : « Mieux vaut faire envie que pitié », ce qui était **sain et naturel**. Avoir l'air prospère signifiait que l'on avait **réussi dans son métier**, que l'on était un **vivant exemple des bienfaits du travail**. Cela sous-entendait que l'on **vivait dans un monde** dont la loi était la probité. Probité des particuliers qui ne voyaient pas dans vos biens un objet d'envie et ne tentaient pas de vous en dépouiller. Probité de l'État dont les besoins étaient mesurés et qui n'était pas à l'affût de « signes extérieurs de richesse ».

Le corollaire de la seconde maxime est : « Mieux vaut faire **pitié qu'envie**. » C'est la devise de l'avarice, de l'hypocrisie, de la prudence, de la crainte, à quoi sont **accablés les citoyens du monde moderne**. De là l'**aspect des rues des capitales où tout le monde est vêtu en miséreux**. De là aussi les **plaintes que l'on entend partout, même chez les gens à l'aise, sur la dureté des temps**.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, que les Français rient trois ou quatre fois moins qu'il y a cinquante ans. Le genre morose est le complément du genre plaintif. Quand on est contraint ou que l'on se contraint à avoir l'air pauvre, on se modèle sur ce personnage, on fait une tête d'enterrement, et la tête d'enterrement devient une seconde nature. Cela rappelle une plaisanterie de Verlaine : « On a raison de dire que pauvreté n'est pas vice ; un vice est amusant, la pauvreté ne l'est pas. »

Ce qui est insupportable dans l'État, depuis une dizaine d'années, c'est qu'il est sans pitié pour les honnêtes gens et

sans énergie contre les malhonnêtes gens. Pis encore, il donne l'impression (peut-être fausse, mais il la donne) d'avoir une préférence pour ceux-ci, au détriment de ceux-là. Les citoyens, qui n'ont jamais eu autant qu'aujourd'hui à se plaindre des bandits, sont désespérés par l'indulgence, quasiment la complicité, que manifestent les pouvoirs publics pour toutes les délinquances. Il n'est question que de comprendre, d'aimer, de régénérer, de réinsérer les coupables. Ces préoccupations font honneur au bon cœur des ministres. Aux yeux de la majorité souffrante, elles apparaissent comme une trahison globale. Giscard est tombé à cause de cela. Mitterrand, qui n'a rien appris, tombera de même.

L'État est hors de prix, et on n'en a pas pour son argent. Il nous extorque des fortunes et ne donne pas grand-chose en contrepartie. En particulier, il ne nous donne pas cette protection élémentaire de nos personnes et de nos biens que nous sommes en droit d'attendre de lui, après tant de sacrifices. Et si nous essayons de nous substituer à lui, c'est-à-dire de nous protéger nous-mêmes, faute de mieux, nous sommes sûrs d'en être punis.

Tout cela est contre nature. Je veux dire contre la nature sociale, qui veut des situations simples et morales, et qui n'entre pas dans les subtilités des nobles âmes qui gouvernent la France depuis une dizaine d'années. Surtout quand ces nobles âmes sont rapaces comme des vautours. Persécuter les bons et avoir toutes les complaisances pour les méchants produit deux résultats : l'indignation ou le pourrissement. L'un et l'autre, du reste, peuvent coexister. Toute la question est de savoir lequel est le plus fort, le plus profond.

L'indignation a encore un peu le dessus. Il est malaisé de se débarrasser du préjugé de l'honnêteté. Il nous tient à la

peau depuis des siècles. Mais le pourrissement gagne du terrain. Si les gouvernements successifs que nous avons ne changent pas de philosophie, ou plutôt s'ils n'abandonnent pas leur snobisme, s'ils continuent à pénaliser comme ils le font le travail, le pourrissement finira par l'emporter.

De moins en moins de gens travailleront, et de plus en plus vivront aux crochets de la société, lesquels sont nombreux. De plus en plus de gens tâcheront de s'enrichir par d'autres moyens que le labeur honnête, lequel ne nourrit presque plus son homme. La loterie, le tiercé, le quarté, le jeu, le tacotac, les courses, les paris sportifs fournissent des gains qui échappent au fisc. Tout comme le vol. Il s'ensuit qu'un jour ou l'autre les Français deviendront presque tous joueurs ou voleurs.

Je dis presque. Il y a toujours des gens qui ne vivent pas avec leur temps. C'est d'ailleurs ces attardés, ai-je remarqué, qui préparent l'avenir.

LA DAME DE FER ET L'HOMME DE VELOURS

Les îles Malouines étaient un tas de cailloux au bout du monde, habité par deux mille Anglais et quelques moutons. Pour conserver à l'Angleterre ce petit territoire sans importance, Mrs Thatcher envoya la Royal Navy et des troupes d'élite ; celles-ci jetèrent à la mer l'armée argentine qui voulait s'en emparer. C'était là une question d'honneur pour le Royaume-Uni.

Mrs Thatcher retira de cette expédition (coûteuse, car le croiseur *Sheffield* fut coulé dans l'affaire) une gloire et une popularité immenses. Les Anglais étaient enchantés d'avoir pour chef une personne aussi chatouilleuse sur le

chapitre de la dignité nationale, et qui ne s'embarrassait pas de considérations annexes.

Le peuple a des sentiments simples. Il pense que la vie internationale est assez semblable à la vie privée et que, si on se laisse marcher sur les pieds quelque part, tout le monde, bientôt, viendra vous manger la laine sur le dos.

Après la victoire des Malouines, Mrs Thatcher décréta la dissolution de la Chambre des Communes où elle n'avait qu'une majorité minuscule. Les élections qui s'ensuivirent lui donnèrent quatre années supplémentaires de pouvoir et, mieux encore, de tranquillité dans le pouvoir. Les Anglais étaient fiers d'elle : cette femme-là, c'était un homme !

M. Mitterrand m'a attristé lors de sa dernière apparition à la télévision, en parlant « d'instiller de la proportionnelle » dans les futures élections législatives, afin de limiter la piquette qu'y prendra la gauche en général et singulièrement son parti. Croit-il qu'il sauvera quelque chose avec cet expédient misérable ?

Que n'a-t-il tourné ses regards vers Downing Street plutôt que vers la rue de Solférino ! S'il avait expédié la Légion en Nouvelle-Calédonie, appuyée par deux ou trois croiseurs, sa cote serait remontée de vingt points, j'en prends le pari. La gauche aurait un peu tordu le nez, mais elle n'aurait rien osé dire. Quant à la droite, qui se pique de fair-play, elle aurait bien été forcée d'applaudir. Et le bon peuple, pour une fois, se serait senti gouverné, quel rêve !

**ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 1986
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE HÉRISSEY À ÉVREUX
N° d'éditeur : 11008
N° d'imprimeur : 40356
Dépôt légal : septembre 1986**

En 1985, la gauche française a fait des choses grandes et inoubliables. Elle a montré son bon cœur en tâchant de donner la Nouvelle-Calédonie aux Canaques, sa puissance dans le monde en coulant le bateau Greenpeace, sa largeur d'esprit en recevant le général Jaruzelski à Paris, sa prudence en établissant le scrutin proportionnel, et diverses autres merveilles.

Moyennant quoi, le peuple ingrat l'a mise à la porte l'année suivante. La rose, que le parti socialiste avait prise pour emblème, est devenue un spectre, comme dans les célèbres ballets russes. Cela ne l'empêche pas de danser toujours sur la musique de l'Invitation à la valse.